



vement les contraintes et vivre sans encombre ses aspirations de femme libre (fantasmes compris), elle lui propose une sorte de mariage blanc, avec cérémonie turco-germanique pour sauver les apparences. Il accepte presque à son corps défendant et commence alors une cohabitation désordonnée et destructrice. Jusqu'à ce que la jalousie s'insinue dans leurs rapports, préluant à l'intrusion irrésistible de l'amour qui va envahir

leur destin malgré séparation, prison, errances en Allemagne puis en Turquie, tentatives d'oubli... Ce film riche en émotions fortes et en sentiments exacerbés qui poussent les protagonistes aux limites du supportable est aussi un spectacle totalement maîtrisé, dont l'humour même n'est pas exclu. Par exemple à travers le personnage du faux oncle Séref (Güven Kiraç) qui oppose sa verve et son bon sens à toutes les turpitudes de Cahit.

Just a kiss

Film anglais de Ken Loach

► Ken Loach a toujours été considéré comme un cinéaste militant et utopiste, à la vision parfois un peu manichéenne, sur le thème "seule la classe prolétaire ira au paradis". Très sensible à la vague islamophobe engendrée par les attentats du 11 Septembre 2001, tant aux États-Unis qu'en Europe occidentale, on est assez surpris qu'il n'en ait tiré, épaulé par son scénariste Paul Laverty, qu'une romance métisse, jolie, gentille, équitable. Une sorte de *love story*

autour des amours contrariées entre la blonde et catholique Roisin (Eva Birthistle) et le beau ténébreux Casim (Atta Yaqub), pakistanais et musulman de la deuxième génération. Le tout a pour toile de fond la ville de Glasgow, où la forte présence des populations d'origine asiatique a perturbé les habitudes écossaises et provoqué autant de réactions discriminatoires que de replis communautaires. Peut-être est-ce une même passion pour la musique

qui y a attiré ces deux jeunes gens qu'en apparence tout sépare ? Elle est professeur de musique et de chant dans une institution privée d'obédience catholique. C'est une femme libre et dépourvue de préjugés, sans entraves religieuses ou familiales, totalement disponible car elle vient de sortir sans fracas d'une liaison légère. Lui, c'est tout le contraire. Il est DJ dans une boîte à la mode et ne rêve que d'emprunts pour lancer avec ses copains un "dance floor" au croisement de toutes les musiques et de toutes les clientèles. Son projet se heurte aux plans très stricts d'une famille de petits commerçants dont la réussite sociale n'amoindrit en rien la fidélité aux traditions. À défaut d'études sérieuses, l'avenir de Casim est dans la boutique de son père, dans le mariage déjà arrangé et dans le logement mitoyen prévu à cet effet. Le destin des jeunes descendants de migrants dans un contexte interculturel va en décider autrement. Même si Casim, sous ses dehors émancipés, est encore bien inféodé et velléitaire. Pas tout à fait disposé à rompre les ponts avec son continent d'origine et à se soustraire aux envahissements de la famille. La liaison entre Roisin et Casim commence lors d'un truculent déménagement de piano. C'est l'une des constantes heureuses du cinéma de Ken Loach, et qui lui procure les faveurs du grand public, que d'intercaler des séquences cocasses ou burlesques dans des sujets plus graves. Voir

ici comment Tariq, le pieux papa, placide épicière de son état, électrocute les chiens écossais coupables de pisser sur sa réclame, ou comment le même, tout à son projet d'agrandissement du cocon familial, piétine allégrement les plates-bandes de fleurs...

L'évolution chaotique du couple ne sortira guère de la problématique conventionnelle et prévisible. À l'exception, peut être, d'une ravissante escapade en Espagne, insolite dans le contexte, même si cette destination a, tout comme l'Italie, toujours stimulé les passions et précipité les crises, dans la littérature et le cinéma anglais.

Le choc des cultures lui-même, qui reste le thème sous-jacent, paraît édulcoré, surtout si on le compare aux écrits sulfureux de Hanif Kureishi quand ils sont vigoureusement mis en scène par Stephen Frears.

Cela malgré quelques arguments de poids, tels que l'évocation des souvenirs traumatisants de la partition de 1947, des manigances coloniales, des combats fratricides entre hindous et musulmans, de l'exil, des vexations au quotidien ; tels que les débordements d'intolérance et de sectarisme, par souci d'équilibre sans doute, d'un prêtre chargé de déli-

vrer des certificats de bonnes mœurs. Même l'intrigue subalterne autour des études et de la volonté d'autonomie (du journalisme ! à Édimbourg !!) de Tahara, la cadette surdouée, donne une impression de déjà vu.

Il semble qu'au final tout s'arrange et qu'au prix de quelques accommodements et ruptures, les rebelles auront raison. Cette perspective idyllique, préluée par la mise en exergue d'un titre emprunté au poète Robert Burnes, a été quelque peu démentie par les difficultés d'un tournage ponctué d'une cascade de provocations et de précautions.